

© CIBB



Comme la plupart des avenues bruxelloises transformées en autoroutes urbaines entre 1958 et 1975,

l'avenue de Tervuren a connu une mutation d'échelle de ses abords, même s'il s'agit plus souvent d'im-

meubles à appartements que de bureaux. Seule exception, le premier tronçon entre le Cinquantenaire et le square Montgomery a gardé, bon an mal an, son aspect d'origine composé pour l'essentiel, d'hôtels de maître de style éclectique et beaux-arts.



↑ Empruntez le trottoir de gauche de l'avenue vers le square Montgomery. De manière très théâtrale, le n°52 (Ferdinand Dermond, 1912) englobe ses deux derniers étages dans un arc cintré coiffé d'un couronnement à volutes et palmettes percé d'un œil-de-bœuf. Les

ornements de style beaux-arts sont poussés ici jusqu'à la caricature. **L'Institut Cervantès 1** occupe un bel immeuble d'inspiration renaissance italienne (n°64, Charles Neiryneck, 1913) dont la décoration extérieure, abondante et rigoureuse, n'a rien à envier à l'intérieur. Baies cintrées reposant sur des colonnes ou pilastres à chapiteau composite, balcons à balustrades, logettes coiffées



d'une demi-coupole en cuivre, loggias centrales, attique percé d'oculi, tous les ingrédients du vocabulaire antique sont utilisés ici à bon escient.

Curieusement, l'avenue compte peu de réalisations de style art nouveau. Sans doute faut-il y voir un reflet des goûts



de la clientèle qui s'y installe, en majorité issue de la bourgeoisie catholique. Seules exceptions, **l'ancienne clinique ophtalmologique du docteur Henri Coppez 2** (n°68-70, 1912) de Jean-Baptiste Dewin et **la maison du lieutenant Jean Delannoy 3** (n°120, 1906), œuvre de jeunesse assez fade

de Paul Hamesse, démolie en 1993 alors qu'elle venait d'être classée. Réassemblée pierre par pierre, la façade est désormais intégrée dans un immeuble aux accents néo-modernistes, dessiné par Pierre Blondel. Quel contraste saisissant entre la nouvelle travée verticale tout en crépi blanc, interrompue par des terrasses en béton bleu, et la façade reconstruite avec son bel oriel sous garde-corps en ferronnerie, ses fenêtres à arcs en anse de panier et son entablement à consoles et frises d'arceaux !



## JEAN-BAPTISTE DEWIN (1873-1948)

*Maçon et plafonneur avant de s'inscrire à l'Académie des beaux-arts, Jean-Baptiste Dewin doit sa carrière d'architecte hospitalier au chirurgien Antoine Depage, dont il réalise la clinique privée, place Georges Brugmann à Ixelles en 1903. C'est la première d'une longue série de réalisations qui culmine avec le **nouvel hôpital Saint-Pierre** (1922-1935), largement inspiré de modèles anglo-saxons. Par le choix des matériaux, le soin de la mise en œuvre, la décoration raffinée, la qualité de la lumière, il porte une attention particulière aux conditions psychologiques d'accueil et de traitement des patients.*

*Pour des commandes privées, Dewin adopte volontiers le style art nouveau à la mode, mais en donne une interprétation sobre et élégante proche de Paul Hankar ou de la Sécession viennoise, ce qui lui permet d'évoluer sans heurts vers l'art déco. Adeptes de la forme géométrique, il utilise à profusion la brique blanche, les mosaïques et les sgraffites.*

*Il donnera une version monumentale pleine d'effets de l'art déco lors de la construction de la **maison communale de Forest** (1926-1936). Bruxelles lui doit également plusieurs ensembles de logements sociaux.*



## PAUL HAMESSE (1877-1956)

*Elève de Paul Hankar et d'Alban Chambon, Paul Hamesse appartient aussi à la deuxième génération des architectes adeptes de l'art nouveau. Du premier, il retiendra la sobriété et la géométrie des formes, caractéristiques de ses débuts auxquels appartenait la maison de l'avenue de Tervuren. Du second, il apprendra la maîtrise des grands programmes décoratifs caractéristiques des salles de spectacle de l'époque.*

*Pour faire simple, la carrière prolifique de Paul Hamesse peut se découper en trois périodes : de 1898 à 1908, il dessine de nombreuses habitations fidèles à la ligne sobre, dont émergent toutefois la transformation de l'hôtel Cohn-Donnay (Café Ultieme Hallucination, rue Royale n°316, 1904) et l'immeuble de rapport de la rue du Lombard (n°5-9, 1905); de 1908 à 1922, l'agence Paul Hamesse et frères – qui compte jusqu'à 250 ouvriers dans sa période de gloire – réalise pour Pathé des salles de cinéma à Bruxelles, Anvers, Liège et Arlon. Le Pathé Palace (boulevard Anspach, n°85, 1913) est une des rares à avoir résisté aux assauts du temps; jusqu'à la Seconde Guerre mondiale enfin, son activité se disperse dans tous les genres: maisons, immeubles à appartements, bâtiments industriels et boutiques, dont il soigne les vitrines à la mode art déco.*



Parmi les maisons qui dénotent un peu, notons la villa de Jules Barbier (n°28, 1898), avec sa petite tourelle et sa logette massive en pierre. Effet de mode désolant, les éléments art nouveau de la façade ont été gommés vingt-cinq ans plus tard par l'architecte Ingelbrecht.

Avenue de Tervuren, n° 28



sous bâtière abritant l'entrée ou de la lucarne à colombages surplombant une logette trapézoïdale côté square ou, encore, de la belle clôture en style art nouveau géométrique;

↑ Traversez le square Montgomery, dont le rond-point central est animé par une fontaine circulaire aux jets orientés vers les multiples voiries qui y aboutissent. Le maréchal **Bernard Montgomery** (Oscar Nemon, 1980) tourne le dos au parapet du tunnel dans l'axe de l'avenue de Tervuren.

## SIR BERNARD LAW MONTGOMERY (1887-1976) 5

*Sorti, à l'âge de 21 ans, de l'Académie royale militaire de Sandhurst, Bernard Law Montgomery est remarqué lors la Première Guerre mondiale, où ses qualités d'instructeur, d'organisateur hors pair et de meneur d'hommes ont fait merveille. Caractère entier, autoritaire, volontiers arrogant et dénigrant, il n'hésite pas à mettre un bordel contrôlé par un médecin à la disposition de ses soldats pour leur rafraîchissement horizontal. Après avoir retiré, sans trop de pertes, la force expéditionnaire britannique du continent suite à l'invasion allemande, il insuffle un nouvel esprit à la 8<sup>ème</sup> armée en Afrique du nord, qui parvient à faire reculer puis à battre l'Afrika Korps d'Erwin Rommel. En désaccord avec le haut commandement américain lors du débarquement en Italie, il prend la tête des forces terrestres alliées en vue du débarquement en Normandie avant de céder au général Eisenhower. Avalisée par ce dernier, sa stratégie de conquête vers l'Allemagne se solde par un effroyable carnage lors de la destruction d'Arnhem. Il se montre ensuite plus inspiré lors de la bataille des Ardennes. Après la traversée du Rhin, il parvient à empêcher l'armée rouge d'occuper la péninsule danoise.*

*Adjoint au commandant suprême des forces atlantiques en Europe, il contribue à la mise en place de l'OTAN avant de prendre sa retraite. Ses opinions politiques controversées en faveur de l'apartheid et du régime maoïste, sa haine des homosexuels ou ses mémoires volontiers dénigrantes à l'égard de ses pairs contribuent à le discréditer.*



A l'angle du boulevard Brand Whitlock (n°2), le vaste hôtel particulier de style beaux-arts à tourelle d'angle, construit par G. Dufas en 1912, est occupé aujourd'hui par l'Institut catholique des hautes études commerciales (ICHEC) ;

↑ Sur le tronçon de l'avenue de Tervuren qui mène au **monument à la Cavalerie 7** (Maurice Waucquez et Philibert Schomblood, 1961), obélisque à museau de cheval qui trône au milieu du square Léopold II, les rescapés de la mutation urbanistique du 20<sup>ème</sup> siècle se font plus rares. Selon un scénario immuable, qui commence dès l'entre-deux-guerres, les hôtels particuliers sont remplacés par des immeubles à appartements. Enserrés entre eux, quelques maisons ont parfois même été rehaussées avec un mauvais goût consommé, comme le n°152 de style beaux-arts (Franz D'Ours et Charles Neyrinck, 1912). Un seul **6** (n°180, Tony Eul, 1899) a été classé. Reconstitué



Avenue de Tervuren, n° 180

à l'intérieur fin 2002, il présente plus d'une analogie avec l'œuvre de jeunesse de Paul Hamesse dont la façade vient d'être remontée (n°120). Quelques immeubles à appartements se distinguent par leur touche moderniste, comme les n°196 (Jean Finné, 1928), 206 (Michel Polak et Alfred Hoch, 1936), 210 (Léon Govaerts et Alexis Van Varenbergh, 1930) et la résidence Prima Vera située au n°240 (Stanislav Jasinski, 1957); un seul se pare d'une allure art déco très animée, le bel édifice en décrochements successifs qui ferme le square au n°242 **8** (Willem Minnich, 1934);

→ Traversez l'ancien rond-point Elliptique, dont le dessin original perdu revient à Elie Lainé, pour rejoindre, sur votre gauche, le fabuleux palais Stoclet (n°279-281, Josef Hoffmann, 1906-1911).



n° 242



## PALAIS STOCLET (1905- 1911) 9

Le palais Stoclet est né de l'accouplement d'une grosse fortune et d'artistes viennois épris d'idéal de beauté et d'art total. Comme, de surcroît, le détenteur de cette grosse fortune manifeste du goût pour l'art d'avant-garde grâce aux conseils éclairés de son épouse, le résultat risque d'être détonnant. Et il l'est assurément aux yeux des Bruxellois contemporains, déconcertés par ces blocs cubiques tout lisses, à peine rehaussés de torsades de bronze. A tel point qu'ils soupçonnent son propriétaire d'avoir tourné le dos de sa maison à l'avenue de Tervuren en signe d'hostilité à Léopold II.

**Adolphe Stoclet** (1871-1949), puisque c'est de lui qu'il s'agit, appartient à une dynastie d'hommes d'affaires impliqués dans l'industrialisation du pays à travers la Société générale de Belgique. Comme son père, Victor, il est ingénieur civil spécialisé en chemins de fer et est membre coopté du conseil de direction de la société holding. Il épouse Suzanne Stevens dont la sensibilité artistique a été éveillée et entretenue par un père marchand et critique d'art influent et deux oncles, Alfred et Joseph, artistes peintres.

Lors d'une mission technique à Vienne, en 1904, il fait la connaissance de Josef Hoffmann qui vient de fonder, avec quelques artistes, la **Wiener Werkstätte** dans le sillage de la Sécession viennoise (1892-1906), ce mouvement d'art nouveau à la patte plus géométrique que végétale. Leur défi ? Sortir l'art de l'ornière académique et le réconcilier avec l'artisanat dans une approche globale de l'œuvre architecturale, désormais accessible au plus grand nombre. Malgré le dévoiement de cet idéal – les objets produits restent trop coûteux pour concerner le commun des mortels – la **WW** est la première marque de design moderne qui fait parler d'elle. Le chantier du palais Stoclet lui offrira sa pleine et éphémère mesure.

Si l'on envisage un moment de s'installer à Vienne, Adolphe Stoclet décide d'établir sa réussite sociale le long d'une avenue huppée de Bruxelles. Mais il ne veut pas de l'hôtel familial de l'avenue Louise, dont les lignes éclectiques dues à Charles-Emile Janlet, lui paraissent fades. Il le cède volontiers à sa sœur Laure, jette son dévolu sur un terrain de l'avenue de Tervuren et confie la mission archi-

motifs décoratifs, René Stapels a réussi l'intégration de l'immeuble dans un voisinage délicat ;

← Dédiée à un sergent du 3<sup>ème</sup> régiment de chasseurs à pied, tombé à

tecturale à l'équipe de Josef Hoffmann sans aucune contrainte budgétaire. Le souhait du couple est ailleurs, **faire de leur demeure un lieu enchanté, un coin du monde où l'on se sentirait plus beau et meilleur.**

D'un purisme minimaliste et rigoureux qui fait froid dans le dos, les façades cubiques du palais ressemblent à des voiles blanches tendues en marbre blanc de Carrare, bordées de baguettes de bronze. Comme en écho timide à la richesse des collections d'art qu'il renferme, la tour – affublée du sobriquet de périscope par ses détracteurs des premiers jours – est soutenue par les statues colossales de Franz Metzner.

Tout aussi rigoureuse que l'extérieur, la structure interne aligne une série de carrés dont les côtés sont marqués par des rangées de piliers parfaitement ordonnés. La **salle à manger** en est, sans conteste, la pièce maîtresse, grâce au mariage

réussi de son architecture, de la frise de mosaïques de Gustav Klimt incrustée dans le marbre blanc de Paonazzo, du mobilier et des objets conçus et produits par la Wiener Werkstätte.



Salle à manger

Ce décor somptueux serait resté sans vie sans le goût de ses heureux propriétaires pour les rencontres artistiques et littéraires qui y furent réguliè-

ment organisées et pour les œuvres d'art qu'ils ne cessèrent de collectionner toute leur vie.

Le **jardin** est indissociable du palais dont il reprend les lignes de force et sur lequel il ménage des perspectives singulières par une succession de cabinets de verdure, de pergolas, de pièces d'eau et de vasques.

Avec ses fines lignes épurées, son asymétrie assumée, le palais Stoclet annonce, au milieu des méandres de l'art nouveau, l'esthétique art déco et moderniste qui triomphera vingt ans plus tard. Qu'il plaise ou non, c'est un jalon majeur dans l'histoire de l'architecture moderne. C'est à ce titre qu'il a été inscrit, le 27 juin 2009, sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

Adolphe Stoclet



Collège Saint-Michel, figure déjà dans le plan d'aménagement de l'avenue de Tervuren de Victor Besme. Le **quartier de l'avenue Verte** est ensuite loti par Edmond Parmentier qui a signé une convention dans ce

Zuidschote pendant la Première Guerre mondiale, l'avenue Roger Vandendriessche emprunte le tracé de l'avenue Verte, un chemin qui traversait le bois de Linthout. Le premier tronçon, jusqu'à la rue du

Collège Saint-Michel, figure déjà dans le plan d'aménagement de l'avenue de Tervuren de Victor Besme. Le **quartier de l'avenue Verte** est ensuite loti par Edmond Parmentier qui a signé une convention dans ce

sens avec la commune de Woluwe-Saint-Pierre le 19 novembre 1906. L'aménagement des nouvelles rues derrière le collège Saint-Michel entraîne la disparition de la drève du Duc et de la rue du Chaudron qui sillonnaient l'ancien bois. Voisin de l'avenue de Tervuren, le nouveau quartier attire la même clientèle et se pare d'hôtels particuliers du même style, éclectique ou beaux-arts. Plusieurs ont cédé la place à d'insipides immeubles à appartements, surtout à l'embouchure de l'avenue. Les **anciens ateliers des fameux orfèvres et sculpteurs Philippe et Marcel Wolfers** **10** (n°28a, Emile Van Nooten, 1906) ont été transformés récemment en habitation (Mario Serra di Migni, 2001). Voilà une construction peu banale pour un atelier avec son beau portail en fer forgé et sa double porte de style art nouveau, ses multiples décrochements de toitures, ses parties enduites ou en brique, ses baies de dimensions variées, son pignon à redents, sa tourelle d'angle, etc. ;

→ A l'angle de la rue du Collège Saint-Michel, le n°11 **11** arbore fièrement sa tourelle d'angle coiffée d'un dôme. Avec ses croisillons de pierre, ses baies et ses arcs de décharge cintrés, il mélange avec harmonie renaissance flamande et art roman. Bordée du mur d'enceinte du collège Saint-Michel (p.308), la rue qui porte son nom présente un front bâti hétérogène, composé de maisons, de dépendances d'immeubles situés sur l'avenue de Tervuren et de bureaux. Le n°6 (Emile Lambot, 1902) abritait autrefois la **maison-atelier du peintre symboliste Emile Fabry** **12** (1865-1966) qui y a vécu jusqu'à sa



Rue du Collège Saint-Michel, n° 11

mort. Entre Puvis de Chavannes et Pierre-Paul Rubens, Fabry s'est illustré par de grandes fresques murales qui décorent les hôtels de ville de Saint-Gilles et Laeken, les palais du Cinquantenaire et le Théâtre royal de la Monnaie. Situé au deuxième étage, l'atelier bénéficiait d'un maximum de lumière grâce à la grande baie vitrée et à la verrière du brisis de la toiture. La petite porte en bois sous la fenêtre permettait d'évacuer les toiles de grande dimension. Les deux femmes nues agenouillées qui encadrent l'imposte sont dues au ciseau de Pierre Braecke ;

← La rue Maurice Liétart est bordée, elle aussi, par le mur d'enceinte un peu morne du collège Saint-Michel, percé en son centre d'un accès à la maison de retraite des jésuites, bel immeuble moderne de Jean-Charles Boreux **13** (n°31, 1992). C'est encore une victime de la Première Guerre mondiale qui lui a laissé son nom. Côté pair, son front bâti, qui mélange les styles en vogue pendant le premier quart du vingtième siècle, est plus inspiré. L'architecte Jean De Ligne y a laissé, entre 1921 et 1923,

plusieurs maisons mélangeant l'éclectisme et l'art déco – les n°30-32, 34, 44, 52, 56-58, 62 et 64. Les jeux de briques et les châssis à fleur de parement ne sont pas sans rappeler l'architecture hollandaise de l'époque. Au milieu de cette série, Léon Janlet (n°40-42, 1924) a choisi le style cottage pour la maison-atelier du peintre René Revelard **14** (1880-1965). C'est une belle lucarne-pignon enduite qui sépare la longue façade en deux parties égales. La porte de gauche, dont l'oculus fait fonction d'imposte, conduit directement à l'étage. Un canard en terre cuite semble inviter à l'évasion ;

↑ Traversez la rue Père Eudore Devroye sj (1869-1929), qui a été recteur du collège Saint-Michel de 1912 à 1918 et emprisonné par les Allemands pour avoir hébergé la rédaction clandestine de La Libre Belgique, et rejoignez l'avenue Edouard Lacomblé. Avec cet ancien bourgmestre d'Etterbeek, entre 1872 et 1884, on change

Rue Maurice Liétart, n° 31



radicalement de style et d'époque. Le n°17 **15** rappelle la profession de foi moderniste, sèche et fonctionnelle, de l'auteur des tours jumelles du square de Meeûs (Voir *Bruxelles, capitale de l'Europe*, pp. 428 à 432) et de la cité-jardin Floréal-Le Logis à Watermael-Boitsfort, Jean-Jules Eggericx. Plus loin, à l'angle de l'avenue Nestor Plissart **16** (n°22-24, 1932), Jean De Ligne, décidément très actif dans le quartier, montre qu'il a su s'adapter avec talent aux nouvelles modes

de l'architecture, grâce aussi à l'apport de Jacques Obzinski. Lumineuse et claire, la double villa moderniste, parfaitement symétrique, se distingue par les bow-windows cylindriques qui récupèrent l'angle de façon harmonieuse. Moins doué, Pierre Verbruggen signe en face une maison trois façades dans la même veine (n°23, 1928). Le décrochement du deuxième niveau libère une terrasse pour les jours ensoleillés ;

→ Nestor Plissart, lui aussi ancien bourgmestre d'Etterbeek (1899-1907), a donné son nom à une avenue bordée par le Koninklijk Atheneum d'Etterbeek dont le parc semble prolongé par les jardinets des maisons qui lui font face. La partie que vous empruntez est la plus ancienne. A épinglez, plusieurs réalisations art déco, comme deux





Avenue Nestor Plissart, n° 18

maisons emblématiques de l'architecte Victor Maes **17** : le n° 18 (1931) avec son petit porche d'entrée et la pergola de sa toiture en terrasse et le n° 16 (1930) avec de complexes jeux



Avenue Nestor Plissart, n° 16

de volumes en brique rachatant, avec plus ou moins d'habileté, les contraintes de la parcelle d'angle ;

↑ Quel virtuose que ce Franz D'Ours (p.486), capable de construire une série de dix maisons sans créer la moindre monotonie : la série des n°6 à 24 **18** de l'avenue Nicolas

Boileau. A y regarder de plus près, il y a trois modèles qui reviennent à intervalles avec quelques constantes : le soubassement de pierre bleue, le perron devant l'entrée et la grille en ferronnerie du jardin ;

→ Empruntez le trottoir de droite du boulevard Saint-Michel jusqu'à l'église **Saint-Jean Berchmans** (p.309) **19**. Comme à l'avenue de Tervuren, le style beaux-arts est ici omniprésent. Remarquez, en face, le fronton cintré du bel hôtel situé au n°109-111 **20** (Joseph Prémont et Léopold Sauvage, 1909). Tout est ici prétexte et support à décoration : oculus, encadrement des portes et fenêtres, trumeaux, pilastres à chapiteau corinthien, etc. Seules exceptions à ce festival, deux maisons art déco, signées respectivement par Jean De Ligne (n°51, 1925) et Jean Teughels (n°54, 1928) ;

← Quittez le boulevard par la rue des Bollandistes, savants jésuites célèbres pour leur étude critique de la vie des saints ;

→ Le premier tronçon de la rue des Atrébates, contemporain de l'avenue de Tervuren, suit le tracé de l'ancienne *Ketelstraat* qui reliait autrefois la *Bezemstraat* (actuelle rue des Bataves) à la *Blauwe Dreef* (actuelle

Avenue Nicolas Boileau



Boulevard Saint-Michel, n° 51

avenue des Volontaires). Le côté pair est, en majorité, constitué de garages, remaniés ou transformés, dépendant du boulevard Saint-Michel ou de l'avenue de Tervuren ;

← En remontant l'avenue de Tervuren vers le Cinquantenaire, le côté impair comporte **quelques immeubles à appartements de style beaux-arts** de fort belle facture, souvent affublés d'une tour d'angle coiffée d'un dôme, comme celui qui forme l'angle entre l'avenue de l'Armée et la rue des Atrébates (n° 107, Arthur Verhelle, 1910) **21**. Au carrefour suivant (n° 105 à 101A, 1904) **22**, la façade, mélangeant brique rouge et pierre blanche, a plutôt des accents néo-rennaissance comme les logettes surmontées d'une balustrade, les travées et les pilastres en pierre de certaines baies ou les frontons coiffant les lucarnes. Plus loin encore, à l'angle formé par les rues des Aduatiques et Père De Deken, trône la silhouette,

reconnaisable par ses deux coupes ovales à lanteron, d'un imposant immeuble à appartements dessiné par Jean-Baptiste Tilman (n°49 à 53, 1930) **23**. Ses travées sont rythmées par des bow-windows en similipierre qui tranchent avec le parement en brique orange de l'ensemble et accentue ses lignes verticales.

Il faut y ajouter quelques hôtels éclectiques à prédominance art nouveau comme les n°93 (Edouard Ramaeckers, 1898), 87-89 (Tony Eul, 1898), 79 (Entreprises Georges Leblicq fils), 77 (Paul Le Clerc, 1900). Ils se reconnaissent par l'usage qui est fait, en façade, de la brique de couleur, rare en ces lieux où la profusion de pierre reflète l'aisance des propriétaires, de garde-corps en ferronnerie et de carreaux de céramique aux motifs végétaux ;

↑ Rejoignez les arcades du Cinquantenaire en pénétrant dans le parc et en suivant la rue courbe qui contourne la fontaine.



Rue des Atrébates, n° 41